

Agnès Mathieu-Daudé
**Marchands
de sable**



Flammarion

Marchands de sable

De la même autrice

Un marin chilien, Gallimard, 2016 (prix SGDL Révélation).

L'Ombre sur la lune, Gallimard, 2017.

La Ligne Wallace, Flammarion, 2021.

Agnès Mathieu-Daudé

Marchands de sable

roman

Flammarion

Pour l'écriture de cet ouvrage, l'autrice a bénéficié
d'une aide du Centre national du livre.

© Flammarion, 2023.
ISBN : 978-2-0804-1169-3

« Voir le monde en un grain de sable,
Un ciel en une fleur des champs,
Retenir l'infini dans la paume des mains
Et l'éternité dans une heure. »

WILLIAM BLAKE, *Augures d'innocence*

« La notion d'“individus” est par essence contradictoire et irréconciliable avec la société de consommation. Il faut détruire l'individu. (...) C'est au sein de la famille que l'homme devient vraiment consommateur, d'abord à cause des exigences sociales du couple, puis à cause des exigences sociales de la vraie famille. »

PIER PAOLO PASOLINI, *Écrits corsaires*

Un octogénaire fatigué crawlé dans la baie, sous les yeux désintéressés des vacanciers d'une plage sarde. Il ne se soucie pourtant pas de sa santé et il n'a rien à prouver. Il se contente de continuer, car c'est ce qu'il a toujours fait ; indéfiniment les mêmes gestes, avec la même précision et la même efficacité que les roulements à billes produits à la chaîne dans ses usines, pour faire fonctionner des milliers de machines, pour faire avancer des millions de véhicules. Des usines qui portent d'ailleurs son nom – Signorelli, une marque connue des industriels de tous pays. Pour les prénoms, Ercole, Augusto, un demi-dieu et un empereur.

Sa geste se confond avec celle du capitalisme et on ne s'étonnera donc pas qu'elle traverse avec ce dernier le XX^e siècle, déborde sur le suivant, et qu'elle sacrifie à quelques poncifs : confiance dans l'avenir et en soi-même, amours licites et illicites, eau turquoise et soleil radieux. Mais aussi mensonges et compromis, femmes qui s'ennuient ou qu'on ennue, enfants gâtés à en être abîmés et tant de victimes anonymes.

MARCHANDS DE SABLE

Une histoire, c'est avant tout une question de point de vue. Première image, ou plutôt vingt-quatre par seconde et en noir et blanc, devant les yeux écarquillés du petit Ercole, cinq ans : Mussolini en long manteau et bottes au genou contemplant les mouvements saccadés d'étranges machines, puis tour à tour vociférant ou goguenard, poing serré sur la hanche comme les poissonnières au marché du Viale Papiniano et enfin perché sur une balustrade au-dessus d'une foule qui hurle son allégeance. En cette « journée nationale de la foi pour la patrie fasciste », le 19 décembre 1938, les caméras propagandistes de l'Institut Luce filment à grands moyens la visite du Duce en Sardaigne, plus précisément dans la petite ville de Carbonia, construite ex nihilo pour extraire du charbon ; le charbon, c'est encore lui qui domine le monde. Menacée d'embargo par la SDN, pour avoir envahi l'Éthiopie de la plus brutale des manières, notamment par l'emploi massif et inédit d'armes chimiques, l'Italie fasciste doit coûte que coûte assurer son indépendance. Menace vaine, qui n'aura d'autre conséquence que de pousser Mussolini dans les bras de Hitler : partout, désormais, on va creuser. Fin des actualités, auxquelles succèdent sur l'écran du Cinema Lux de Turin, et avec un étonnant sens de l'à-propos, les figures de sept nains piochant avec allégresse au fond de leur mine – et en couleurs, cette fois. *Blanche-Neige et les sept nains*, le premier long métrage d'animation des studios Walt Disney, vient de sortir sur tous les écrans de la péninsule.

Fin de la séquence : la nuit est tombée sur les rues de Turin, des flocons flottent au vent et fondent en

MARCHANDS DE SABLE

touchant terre ; Ercole se cramponne à la main gantée de son père, qui avance d'un pas rapide, dans un sillage de vétiver – c'est grâce à des entrepreneurs comme lui que l'homme en bottes a transformé l'Italie.

La deuxième image, un soir de fête en juillet 1976, dans la villa qu'Ercole et Marta Signorelli ont fait construire en bord de plage. Posons d'abord le paysage : devenu le capitaine d'industrie qu'il rêvait d'être, Ercole s'est offert un petit morceau de littoral sarde, en attendant d'y développer des projets plus ambitieux. Il a choisi le sud, un sud dans lequel il n'y a rien, sinon des ânes et des figuiers de Barbarie. Et, tout de même, des raffineries qui poussent comme des champignons ; c'est que depuis 1962, un « plan de renaissance » de l'île veille à ce que l'argent de Rome soutienne tout à la fois l'industrialisation, l'augmentation de la productivité agricole, le développement du tourisme et une meilleure gestion des rares ressources hydrauliques ; le plan ne s'est hélas pas trop soucié d'organiser la cohérence de ces belles intentions, a priori toutes antinomiques. Et, comme Ercole l'a bien compris, presque tous les milliards consacrés à la renaissance sarde seront utilisés pour le seul développement de l'industrie pétrochimique.

En 1976, le charbon appartient bien au passé, or le passé n'a jamais intéressé Ercole : il ne vaut qu'en ce qu'il prépare le futur. Et ce futur, c'est le pétrole. Peu importe qu'il soit un fossile à peu près du même âge que le charbon, peu importe que le monde ne soit pas encore remis du premier choc pétrolier, sans parler du

chaos politique dans lequel semble sombrer l'Italie. Ercole aussi a licencié, perdu de l'argent, et les ouvriers encore employés dans ses usines ont fait grève ; les soubresauts sont inévitables. Mais il faut à ce monde du pétrole, toujours plus de pétrole ; on vient même de créer pour ça, au sein de l'OCDE, une Agence internationale de l'énergie. Ercole l'a expliqué à Paloma, dernière maîtresse en date, en prenant un exemple qu'il a jugé à sa portée : il fallait bien du pétrole pour se rougir les lèvres et se vernir les ongles, du pétrole pour produire les tubes et flacons qui contiennent le rouge, pour les livrer dans des magasins, pour se rendre dans ces magasins. Paloma ignorait jusque-là la composition exacte de son maquillage, mais elle a compris et a souri de ses lèvres rouges, au lieu de lui répondre qu'il fallait aussi du pétrole pour fabriquer les bombes artisanales qui explosent à Milan et ailleurs. Après sa tirade, Ercole a levé le bras et déclamé : il faut du pétrole pour faire tourner l'économie, pour éviter ou déclencher les guerres, pour produire et acheminer à peu près tout, de plus en plus vite.

Oui, une histoire de capitalisme, c'est peu ou prou toujours une histoire de pétrole. À se demander si l'existence même du liquide visqueux, tapi sous la roche depuis l'aube des temps, n'est pas subordonnée à une seule fin : garantir à l'humanité son anéantissement. Et mieux encore, par des moyens qui lui sont propres – quitte à être particulièrement sales –, à savoir matérialisme, cupidité, tendance naturelle à la paresse – pourquoi avoir froid quand on peut se chauffer ? – ou à la position assise – pourquoi marcher quand on peut conduire ?

MARCHANDS DE SABLE

Alors si le pétrole devient rare, Ercole veut se contenter d'engranger les bénéfiques, en raffinant ce qu'à défaut de trouver sur place on vole ailleurs, en l'occurrence en Afrique, pour produire sur l'île des biens qui seront renvoyés sur le continent. Une sorte de commerce triangulaire dans lequel la Sardaigne, toujours, est perdante, et dans lequel Ercole a prévu de gagner. Ses usines l'ont suffisamment rapproché du pouvoir pour qu'il sache que le gâteau est énorme. Il veut sa part comme les autres. Jusqu'à maintenant, c'est la Sicile, elle aussi idéalement située entre Afrique et Europe, qui a bénéficié du trafic pétrolier, la Sicile et surtout Cosa Nostra. Place à la Sardaigne : elle n'a même pas une mafia digne de ce nom, ça fera des intermédiaires en moins. Ercole a retenu la leçon de Rockefeller, qui se fichait de ses puits tant qu'il contrôlait camions, trains, bateaux et oléoducs – bref, qu'il contrôlait l'offre et la demande, le marché et bientôt la politique mondiale. La Standard Oil d'Ercole s'appellera Petrolia, un magnifique complexe établi entre la villa et Cagliari. Et même les fabricants d'automobiles, qui méprisent les fabricants de roulements à billes – sans lesquels pourtant ils n'existeraient pas –, ramperont pour le pétrole devenu sien.

Tout est à construire. S'il le faut, Ercole bénéficiera d'appuis haut placés – pas besoin de mafia quand on connaît si bien Licio Gelli, qui dirige *de facto* une partie de l'Italie. Ercole aurait pu raconter tout cela à Paloma, s'il ne l'avait pas crue préoccupée seulement de rouge à lèvres. Il l'a peut-être raconté à Marta, sa femme, mais il ne s'en souvient pas.

MARCHANDS DE SABLE

Domage qu'Ercole ne fasse pas davantage attention aux femmes. Il éviterait, dans cette deuxième image, une grossière erreur de focale. Ce soir de juillet 1976, au lieu d'enfouir sa tête entre les cuisses nues de sa voisine, dans le cabanon du jardin de la villa, il verrait peut-être une jeune fille s'éloigner dans la nuit. Et en y regardant mieux, il verrait que la jeune fille tient par la main Paolo, trois ans, l'héritier que Marta a fini par lui donner. Ça s'appelle un enlèvement – ou plutôt un kidnapping, car le modèle, pour les affaires, c'est l'Amérique.

Les femmes et les enfants d'abord. Ercole aurait dû y penser. Petrolia n'aura tenu qu'à un fil, ou plutôt à l'un des cheveux de Paolo. La tentative d'enlèvement aura servi d'avertissement : on ne parlera plus jamais de Petrolia.

Troisième image, un grand-angle cette fois : allongée sur un transat, la belle-fille d'Ercole regarde tout à la fois ses ongles de pieds, les vendeurs autour d'elle et, plus loin, la mer sur laquelle flottent toutes sortes de choses, depuis les bouées de ses enfants jusqu'aux canots de migrants, en passant par les rebuts de l'humanité entière – et ce n'est pas de son beau-père qu'elle parle ainsi ; la mer couverte de pétrole et au fond de laquelle il en frémit encore assez pour qu'on soit tenté de l'extraire, quitte à déclencher quelques séismes au passage. Suzanne a tout d'un *deus ex machina* mais reste à savoir si elle est vraiment là pour un happy end.

Maintenant, rembobinons légèrement la bande.

Première partie

Zone de protection

Petrolia n'apparaît nulle part dans le paysage que Suzanne montre du doigt à Beppe, collé au hublot de l'avion. Pourtant, l'A320 vole dangereusement bas au goût de la mère de famille : est-il normal de pouvoir distinguer les pattes des flamants roses plantées dans l'eau ? L'avion tourne au-dessus du golfe de Cagliari, la « baie des Anges », une parmi tant d'autres, à croire que les anges aussi étaient friands de vacances à la plage. Il survole à présent les bâtiments ronds de la raffinerie, installés au bord des étangs – rectangles multicolores allant du vert au rouge selon la pollution et la concentration en algues –, puis enfin la ville de Cagliari qui s'étend tout autour, cité loin d'être neuve ou idéale, mais successivement phénicienne, punique, romaine, byzantine, aragonaise, barcelonaise, savoyarde, piémontaise et enfin italienne. Petrolia, elle, n'a jamais existé ailleurs que dans les rêves d'Ercole, et Suzanne n'en a jamais rien su. Elle n'imagine même pas que son beau-père ait pu un jour rêver. Les Signorelli n'ont rien à voir avec les huit mille litres de pétrole qu'a consommés l'avion, ils se sont contentés de pratiquer le commerce

assidu, et désormais international, de pièces détachées. L'argent est toujours là. Pour ça, Ercole avait vu juste : crise après crise, on n'a jamais cessé de rouler.

Le logo orange de la compagnie aérienne éclate sur le bleu dur du ciel, couleurs complémentaires. En Sardaigne, il fait toujours beau, du moins quand les Signorelli s'y rendent. Une main sur la rampe de l'échelle qui descend de l'avion, l'autre agrippée à celle de Beppe, Suzanne prend enfin plaisir à la chaleur qui depuis quelques semaines accable l'Europe. Elle s'inquiète moins du dérèglement climatique dans les endroits où il fait toujours beau, en tout cas moins que dans cette Angleterre laissée ce matin derrière eux, empoissée dans une canicule inédite. Son mari et ses fils n'ont ni chaud ni froid : les Signorelli n'aiment pas s'inquiéter pour les choses qu'ils ne peuvent contrôler. Si l'état civil de Suzanne, comme son compte en banque, certifient qu'elle est une Signorelli depuis son mariage avec Paolo, elle s'inquiète, elle, pour à peu près tout. Notons qu'à l'inverse des vaches, qui grimpent de juin à août dans leurs fraîches estives, les Signorelli descendent vers les terres basses et chaudes, depuis les brouillards qui nappent Londres ou Milan. À l'exception des vacances hivernales, bien sûr, où ils gagnent l'altitude, plus haut même que les vaches. Marta, la belle-mère de Suzanne, a beau répéter que c'est fini, qu'il y a trop de monde sur la plage, qu'elle n'y mettra plus un pied après le 31 mai, elle n'y résiste pas et revient chaque année. Trop tard pour recréer ailleurs, d'un claquement de ses doigts légèrement arthritiques, la vie sociale qu'elle a, depuis

ZONE DE PROTECTION

quarante ans, patiemment construite sur cette portion de côte sarde – à défaut d’y voir éclore le projet pétrolier de son mari mégalomane.

Avant de rejoindre le tarmac, Suzanne décide d’immortaliser l’instant avec son téléphone, comme si leur débarquement à Cagliari équivalait à celui des Beatles à New York ou de la reine Elizabeth aux îles Tonga – le regard d’une mère, dirons-nous. Elle se félicite d’avoir choisi des bermudas gris perle et des polos marine pour les trois garçons, au lieu des shorts cargos et des tee-shirts dinosaures qu’ils réclamaient. Les voilà parfaitement assortis à l’azur et au logo orange, en partance vers la page « juillet » du calendrier photo qu’elle fera éditer pour ses parents à la fin de l’année ; les vacances n’auront pas servi à rien. Paolo lui demandera si c’est exprès qu’elle fait de la pub pour une compagnie low cost et Suzanne doutera : peut-être en effet que le calendrier ne devrait pas fixer ainsi pour l’éternité, ou au moins pour le mois de juillet prochain, ce bilan carbone qui désormais la chiffonne – mais s’ils ont voyagé en low cost, c’est qu’elle s’est livrée à de pénibles calculs, dont elle a conclu qu’il était préférable pour la planète que les Signorelli s’entassent aux côtés de pléthoriques passagers sans bagages, plutôt qu’à bord des avions dont ils ont l’habitude. Ces inquiétudes, depuis peu, l’occupent considérablement. Mais pour l’instant, l’été reste à venir, avec ses promesses que septembre engloutira, comme il engloutira, si tout se passe bien, la culpabilité de Suzanne, pas encore disposée à examiner la faisabilité du voyage en train et en bateau.

MARCHANDS DE SABLE

Les enfants posent, rangés par taille, sur une marche de l'échelle métallique : Giorgio, bientôt dix ans, Taddeo, sept ans, Beppe, cinq ans. Indifférente à ce qui se joue dans cette photo – si elle commence à regarder les clients, elle ne s'en sortira pas –, mais tolérante envers la famille modèle qui respire l'aisance, l'hôtesse, d'un geste à la fois ferme et courtois, fait patienter les voyageurs qui leur succéderont dans l'habitable, destination Londres. Pour accélérer la cadence, le ménage n'est plus fait avant chaque vol, comme l'a remarqué Paolo dénichant un magazine oublié dans le vantail du siège contre lequel il a cogné ses longues jambes et ses baskets trop blanches. Il a également grogné en payant son café – autant de moyens d'insister tacitement sur les désagréments de ce trajet à bas coût. Encore peu sensible à l'argument écologique, il croit que Suzanne a voulu, une fois de plus, économiser l'argent qu'elle n'a pourtant pas gagné – comme si cette attitude prudente n'était pas justement la plus logique, alors qu'elle n'a hérité de rien et ne travaille pas. Et comme si Paolo Signorelli, lui, avait fait autre chose qu'en hériter – il travaille, certes, mais son salaire dépend en partie du nom qu'il a reçu, et il n'y a guère de rapport entre l'effort qu'il fournit et ce qu'ils dépensent chaque mois dans leur maison de Kensington. Paolo porte pour l'occasion un pantalon beige et une chemise de lin bleu pâle des plus classiques, manches remontées sur avant-bras brunis – il a réussi à bronzer à Londres, comme quoi la canicule ne nuit pas à tout le monde. Suzanne se demande qui, d'elle ou de son mari, est devenu le

ZONE DE PROTECTION

plus caricatural : il a récemment abandonné les fantaisies de sa jeunesse – des fantaisies de tailleurs milanais, tout de même, mais qui s'étaient fondues dans l'excentricité du classicisme londonien – pour ressembler à n'importe quel quadragénaire aisé d'une capitale européenne. Le genre de type qui voudrait voyager en business mais dont la femme croit sauver la planète en changeant de classe d'avion – et tout ça, non par amour de l'humanité, mais pour leurs gosses. Au moins, Paolo ne gâche en rien la vue d'ensemble desdits gosses yeux plissés face au soleil, pour la simple raison qu'il est déjà parti fumer une cigarette sur le parking.

Restons donc avec Suzanne, que personne ne regarde alors qu'elle attend les bagages en surveillant d'un œil distrait les chromes des chariots à roulettes. Peut-être pour vérifier qu'aucune jambe ne s'y coince alors que les enfants se livrent à des courses effrénées, peut-être pour deviner son reflet déformé par les tubes métalliques. Elle ressent toujours la même surprise à apercevoir sa silhouette dans l'espace public et à constater qu'elle y existe. Au-dessus de sa tête, une grande fresque murale financée par la coopérative laitière Arborea représente la Sardaigne et ses productions agricoles, assortie du slogan « l'île des vaches heureuses ». Suzanne l'ignore mais Arborea est le nom moderne de Mussolinia, l'une des premières villes nouvelles du fascisme, destinée, celle-ci, à garantir l'autonomie agricole de la Botte. Les producteurs de lait l'ont emporté sur les rêveurs du charbon. Suzanne patiente en cliquant successivement et dans un ordre préétabli sur les icônes du

MARCHANDS DE SABLE

Guardian, du *Monde*, du *New York Times*, de *Libération* et du *Washington Post*. Elle a dans une vie antérieure brièvement été journaliste et elle en a gardé le goût de l'information, mais aujourd'hui, ces icônes servent surtout à relier la femme de millionnaire au réel : elle suit la vie des gens, à défaut de la partager.

Le tapis roulant se met enfin en branle, cloporte de caoutchouc noir sur lequel une bouche bée vomit automatiquement une à une les valises. À Lutton, en regardant le jeune homme qui moyennant finances a emballé leurs bagages dans des mètres de cellophane, Suzanne a regretté à voix basse qu'il ne puisse rien faire pour protéger sa famille des éventuelles rayures que le séjour chez ses beaux-parents ne manquera pas de provoquer. Dans un crissement de plastique qui l'irrite, elle empile les bagages sur le chariot, de la manière la plus rationnelle possible ; c'est là le meilleur usage qu'elle fasse désormais de son baccalauréat scientifique avec mention. Elle regroupe les enfants et pousse l'équipage vers la sortie, assortissant leur progression de ces mots d'encouragement et d'attention prodigués machinalement pour éviter que l'un parte regarder un babyfoot, que l'autre réclame un jus d'orange ou que le dernier oublie de suivre. Allez, allez ! Avec un sifflet, elle pourrait tout aussi bien guider des moutons ou une troupe de scouts. Suzanne a embrassé la maternité comme une succession de missions à accomplir, mais personne ne lui donne jamais le moindre bon point pour récompenser ses progrès.

Elle contourne les chauffeurs déguisés en businessmen ; ils tiennent à bout de bras des tablettes affichant

ZONE DE PROTECTION

le nom des impétrants qu'ils sont venus chercher, tout en marmonnant de mystérieuses instructions dans des oreillettes probablement reliées au néant. Personne n'est venu les chercher. Enfin, si, Salvatore, mais il n'a pas besoin de noter où que ce soit le nom de la famille pour laquelle la sienne travaille depuis plusieurs décennies. Et en ce moment précis, Salvatore, appuyé contre la vitre teintée de son van noir, discute avec Paolo sur le parking. Les vastes mouvements de leurs bras terminés par des cigarettes tracent des arabesques de fumée, doublant les traînées de condensation tracées par les avions dans le ciel – *cirrus homogenitus*, puisque ces créations toutes humaines ont fait leur entrée dans la classification des nuages, comme Suzanne le précise aux enfants. C'est le genre d'information qu'elle partageait avec Paolo quand peu lui importait qu'il l'écoute. Peut-être même qu'il l'écoutait. Les enfants, eux, n'entendent pas.

La robe de coton de Suzanne se soulève dans le vent tiède, une vision rapide de Marilyn retenant la sienne allège quelque peu la caravane brinquebalante. Elle se demande ce qu'en pense Paolo, s'il la regarde encore, s'il remarque qu'elle porte une robe pour voyager. Joe DiMaggio, furieux quand Billy Wilder avait tourné la fameuse scène de la bouche de métro, avait déclaré : « Ma femme n'est pas un objet sexuel. » Est-ce que Paolo veut, ou ne veut pas, que Suzanne soit un objet sexuel ? Réponse probable, « pas sur un parking sarde, en tout cas », mais cela ne dirait rien non plus de ce que Paolo veut vraiment. Suzanne n'a jamais su ce que Paolo voulait vraiment ; lui non plus, d'ailleurs. Combien sont-ils, ceux qui savent ? Il la désire encore autant

MARCHANDS DE SABLE

qu'elle le désire, mais ils se désirent depuis suffisamment longtemps pour éviter les questions. De toute façon, c'est un Salvatore tout sourire qui, en apercevant Suzanne et sans penser à Marilyn, s'empresse de jeter son mégot et de fondre sur elle, ajustant ses lunettes aviateur et plaquant en arrière ses cheveux pourtant déjà bien gominés. Salvatore manœuvre le chariot avec la dextérité d'un homme qui passe une partie de ses journées à promener des bagages sur des parkings. Le chauffeur conduit les Signorelli pendant leurs vacances en Sardaigne – leur Audi stationnée à l'année dans le garage de la villa étant jugée trop inconfortable pour certaines courses.

Suzanne soupçonne Paolo d'avoir retenu Salvatore sur le parking afin qu'elle se retrouve à pousser les bagages et mesure le confort dont elle compte les priver en exigeant de prendre le car, plutôt que de bénéficier des services d'un obséquieux chauffeur et de son van, à l'arrière duquel grimpent maintenant les enfants. Comme si tout cela était normal, alors que le car aurait l'avantage de leur rappeler qu'à la différence de leur père, leur mère a grandi dans une relative pauvreté. L'argent, ça se mérite, ce genre de choses. Certes, on pourrait se demander, et Suzanne se le demande d'ailleurs souvent, ce qu'elle a fait à part se marier. Mais se marier avec un héritier relève d'une forme de mérite, ça, elle en est désormais persuadée, sans avoir pour autant encore trouvé d'oreille compatissante, sinon celle du docteur Mercer. Et encore, le docteur Mercer est toujours compatissant, c'est son métier que d'écouter

ZONE DE PROTECTION

avec bienveillance. Suzanne n'est même pas sûre qu'il comprenne tout ce qu'elle lui dit – le docteur Mercer est né anglophone, tandis que les deux parents de Suzanne sont originaires du Gard. Puisqu'on parle langues, précisons tout de suite que Paolo s'exprime en italien, Suzanne en français, et qu'ils alternent à Londres entre les deux, chacun ayant plutôt bien appris la langue de l'autre ; les enfants y ajoutent l'anglais. À partir de maintenant, ils ne vont tous presque plus parler qu'italien et Suzanne s'en sentira, selon les moments, fatiguée, diminuée ou humiliée. Parfois aussi protégée : on ne risque pas de déceler ici les relents d'accent gardois qu'elle a passé sa vie à éradiquer. En français, serait-elle capable de vivre avec autant de naturel comme une richissime femme au foyer ? Le ridicule s'efface parfois dans une langue étrangère.

Suzanne a répété que le car pèserait également moins lourd dans le bilan carbone. Pas sûr en revanche qu'il ralentisse sur la route de la corniche comme le fait Salvatore, sans pour autant éviter que Beppe vomisse dans le sac que son père a d'office placé sur ses genoux. Ce bruit de plastique froissé par les mains de l'enfant anxieux a fini par rythmer l'ensemble de leurs déplacements automobiles, tandis que Suzanne n'a pas réussi à trancher entre le sac en plastique et le sac en papier doublé d'aluminium offert aux malades dans l'avion, apparemment tous deux susceptibles de mettre quatre cent cinquante ans à se dégrader. Pas sûr non plus que le chauffeur du bus se livre, comme Salvatore, à ce dérapage au frein à main sur les graviers d'un accotement

de corniche – les aînés en profitent pour lâcher leur console et reconnaître la vue –, ni qu’il se précipite pour ôter des mains de Suzanne le sac au répugnant contenu et le balancer le plus loin possible en contrebas. Le sac finit accroché sur un genévrier ; nul doute qu’il y battra pavillon blanc pendant au moins quelques années, au beau milieu d’une zone de protection du littoral. Souillure de la nature que Paolo réproouve autant que sa femme, on le lit à son haussement de sourcil circonstancié, tout en devinant qu’il n’a pas pour autant envie de voyager avec le sac sur les genoux, ni surtout de s’opposer à Salvatore, qui aère maintenant l’habitable avant de remonter les vitres fumées, de remettre la clim à fond et de poursuivre jusqu’à la prochaine série de lacets. Il règne ici une loi tacite selon laquelle on ne remet pas en cause les décisions des autochtones, aussi absurdes semblent-elles : c’est à ce prix qu’on conserve, au XXI^e siècle, les avantages acquis par des années de domination continentale sur les insulaires. Et ce n’est pas cher payé, puisqu’on a finalement laissé aux Sardes peu de décisions fondamentales à prendre.

Dans le van qui s’éloigne de l’objet du délit, Paolo en convient à voix très basse et en anglais : les sacs qui flottent dans l’eau en entraînant derrière eux des tortues affamées, c’est moche et ça fait pleurer les enfants, mais si les habitants veulent dégueulasser leur propre littoral, c’est bien leur problème, non ? De toute façon, poursuit Paolo, les tortues, on n’en voit plus ici depuis longtemps. Ce en quoi il a tort : la veille, un touriste a déniché un nid de *Caretta caretta* sur la plage, en voulant y planter son parasol. Une zone de protection, de

ZONE DE PROTECTION

deux mètres carrés celle-ci, a été délimitée sur le sable à l'aide de bandes de plastique rouge et blanc pour permettre l'éclosion des œufs en toute sécurité. Suzanne l'a appris en s'abonnant au hashtag « costazzurra », qu'elle suit dans l'éventualité de quelque catastrophe naturelle sur leur lieu de villégiature ou de la fermeture de la pharmacie de garde. Qui sait ? Justement, personne ne sait encore, c'est à ça que servent ces réseaux. En ce qui concerne les tortues, c'est vrai que ce n'est pas tout à fait un repeuplement, d'autant plus qu'elles seront illégalement pêchées peu de temps après – selon la prédiction indignée qu'une certaine *Tartaruga_rossa* a laissée en commentaire.

Il existe heureusement quelques endroits exempts de dégradations trop visibles, comme la petite plage blanche entourée de rochers qu'on aperçoit désormais en contrebas, au bord de laquelle les parents de Paolo ont fait construire leur maison. Bien sûr, en 1975, on ne protégeait rien du tout ici : priorité à l'installation des touristes, dussent-ils tailler un peu dans les corniches pour nidifier. Les Signorelli et leur cercle d'amis turinois, romains et milanais ont d'abord construit une quinzaine de villas, puis les ont érigées a posteriori en lotissement, comme s'il s'agissait d'un plan d'urbanisme concerté. Ils ont ensuite interdit toute nouvelle addition, ce qui ne les a en rien empêchés de multiplier chez eux patios, vérandas ou étages, comme dans un dangereux jeu de badaboum immobilier, sans parler des sous-sols à trois niveaux pour créer buanderies, *home cinemas* ou salles de gym. Des rectangles bleu piscine parsèment l'ensemble, dispensant sur la colline un cours

MARCHANDS DE SABLE

de géométrie à ciel ouvert. Ça commence à faire un sacré gryère et, chaque année, au moment des orages de la fin août, l'eau érode, ruisselle, sape, lave et ravine la colline. Pendant quelques jours, les ouvriers s'affairent pour rendre le chemin de desserte à nouveau praticable pour les 4x4 immaculés inquiets à l'idée de s'embourber. Autant dire que les Signorelli ne viennent plus fin août depuis longtemps. Quand le sud de la Sardaigne est devenu à la mode, au début du XXI^e siècle, les résidents du lotissement, agacés par la surpopulation de la plage, ont fait protéger leur accès à la mer, fonds sous-marins compris, quitte à devoir pêcher les oursins en douce – la protection ayant ça de bon qu'elle permet le renouvellement des colonies d'échinoïdes, alors que depuis quelques années il fallait aller les acheter chez le poissonnier. Afin de ne fâcher personne, les lieux sont officiellement libres d'accès, mais la seule route qui gagne le rivage est privée, sous prétexte qu'elle dessert le lotissement.

Un garde salue le van depuis son trône de jardin en plastique vert. Cette année, la barrière est actionnée au moyen d'un de ces petits boîtiers que Salvatore brandit en l'air en le présentant comme un « bip », onomatopée efficace sinon exacte, le boîtier étant silencieux. Cette automatisation a rendu la notion de garde caduque, mais il reste là, à contrôler le passage des différents corps de service garantissant la survie du lotissement, jardiniers, livreurs de fioul et de ces surgelés qu'on ne consomme qu'en vacances mais avec un plaisir coupable, masseuses ou pédicures à domicile. Plus probablement, le garde reste là pour maintenir le standing

ZONE DE PROTECTION

des lieux. Au moment où la barrière se ferme derrière eux, Salvatore agite à nouveau le boîtier et lance à Paolo : « Si ça avait existé en 76, ce truc, peut-être que tout aurait été différent, hein ? » La prouesse technologique et ses conséquences ne provoquent aucune réaction chez Paolo, qui ne semble même pas avoir entendu, alors le chauffeur insiste et marmonne quelques mots que Suzanne ne comprend pas, la faute à son accent.

Une histoire de voiture et de *bambino* de trois ans, mais aussi, et qui dénote dans le registre vacances, ce mot *sequestro* qu'elle entend, lui, distinctement. Un faux ami ? Quelqu'un a-t-il été emprisonné ? Les enfants sont trop sonnés par le voyage et trop impatients d'arriver pour enregistrer les conversations d'adultes, dans une langue qu'ils maîtrisent mal. Mais l'attitude de Paolo confirme que quelque chose a été dit et qu'il l'a cette fois entendu : silencieux, il regarde par la vitre qui encadre le paysage, comme s'il découvrirait tout à coup les ruines de la tour depuis laquelle les insulaires s'apprêtaient au XVI^e siècle à repousser les envahisseurs – aragonais ou catalans, Suzanne ne sait plus très bien, mais ce dont elle est sûre, c'est que la tour n'a pas changé depuis une bonne centaine d'années et que Paolo n'a pas l'habitude de contempler les paysages. Elle connaît les nuances du comportement de son mari aussi bien que Salvatore connaît celles de la mer en contrebas. Demander au chauffeur ce qu'il raconte relèverait d'une ingénuité dont elle n'a pas l'habitude : ici, elle ne fait pas la conversation, elle se contente de gérer les nausées. Elle tapote frénétiquement sur son téléphone à la recherche d'un éventuel faux ami, traduction de l'italien

depuis le français, *sequestro* : séquestre, enlèvement. Mais qui donc aurait été enlevé ? Un enfant, en plus ?

Est-ce que Salvatore parlait de lui-même ? Il partage l'année de naissance de son mari, ils avaient bien trois ans en 1976. C'est aussi l'année où Marcella, la mère de Salvatore, est entrée au service des Signorelli. Cet été-là, dans leur villa récemment construite, Marta avait eu besoin d'une aide supplémentaire pour les vacances, puisqu'elle avait un enfant en plus, et Marcella avait eu besoin d'un travail, puisqu'elle avait un enfant en plus. Suzanne s'inquiète – un danger possible s'insinue toujours dans ce qu'elle ne comprend pas. Mais elle n'a guère le temps de réfléchir aux faux amis et aux vraies catastrophes : Paolo interroge maintenant le chauffeur sur sa vie domestique, comme s'il n'avait pas eu le loisir de le faire avant, pendant les quatre-vingt-dix minutes de route silencieuse, plutôt que sur le chemin de terre qui cahote jusqu'à la villa. Toujours ni femme ni enfant, Salvatore vit au village chez ses parents qui vont bien, merci.

Sa mère, la voilà d'ailleurs qui approche, un chiffon à la main, pour les accueillir, après que le chauffeur a effectué une marche arrière millimétrée entre haie de lauriers-roses et bougainvillées, puis débarqué les bagages sur le porche crépi saumon, devant ces colonnes trapues qui ne correspondent à aucun ordre identifiable sinon le *tradizionale*, vocable qui excuse ici toutes les audaces puisqu'il ne reste pas dans la région de maisons traditionnelles, qui permettraient de se faire une idée des originaux. Marcella, une imposante femme vêtue